

Introduction générale

Cet ouvrage retrace le chemin que j'ai parcouru pendant plusieurs années sur l'histoire de la maternité et de la petite enfance dans l'Antiquité qui a si longtemps constitué une page blanche dans les livres d'histoire. Une démarche sinueuse, à la croisée des sources écrites, iconographiques et archéologiques, m'a conduite sur les traces d'acteurs négligés parce qu'ils n'ont souvent laissé que des témoignages indirects, dispersés et ténus, qu'il s'agisse des femmes, enceintes ou anxieuses de l'être, des jeunes mères, des sages-femmes, des nourrices ou des enfants dans leur dimension prénatale d'être en devenir, puis de nouveau-nés et nourrissons. Le temps était venu de réunir en les développant les différents articles qui ont émaillé cette trajectoire pour en faire naître un livre qui n'entend pas traiter de manière exhaustive une thématique aux facettes multiples, mais baliser des pistes de recherche.

L'histoire de la maternité prend forme dans les années 1980¹. L'exploration de sa construction culturelle succède aux approches relevant de l'histoire politique et sociale, principalement axée sur la démographie historique. Les premiers antiquisants qui l'abordent s'intéressent alors surtout à deux sujets intimement liés, l'histoire de la médecine et celle de la femme dans sa capacité reproductrice, en tant qu'épouse et mère de citoyens². En Grèce ancienne, comme dans le monde romain, la procréation d'enfants légitimes est vécue comme une obligation sociale et politique qui transforme le statut des femmes. Qualifiée d'*eupais*, « heureuse en enfant », une mère devient une épouse accomplie qui prend sa place dans l'*oikos* et la cité³. En latin, le but de l'union conjugale est contenu dans le nom même du mariage, *matrimonium*, qui vient de *mater*, la mère⁴; le

1. Parmi les travaux pionniers, mentionnons Y. KNIBIEHLER, 1977; Y. KNIBIEHLER et C. FOUQUET, 1980; Fr. THÉBAUD, 1986, et de manière volontairement polémiste É. BADINTER, 1980. Pour une bibliographie francophone, voir l'éditorial historiographique de Fr. THÉBAUD dans *Clio. Histoire, femmes et société, maternités*, 21, 2005, p. 9-16.

2. A. ROUSSELLE, 1983; D. GOUREVITCH, 1984 et 1996; J. GARDNER, 1987; S. DIXON, 1988 et 1992; N. DEMAND, 1994; L. DEAN-JONES, 1994; H. KING, 1998; R. FLEMMING, 2000; J. VONS, 2000.

3. P. BRULÉ, 1987 et 2001; P. SCHMITT PANTEL (dir.), 1991; E. D. REEDER (dir.), 1995; L. BODIOU, P. BRULÉ et L. PIERINI, 2005. Cf. N. LORAU, 1990 sur le sort de la mère privée d'enfant, *apais*, que partagent les mères en deuil.

4. AULU-GELLE, *Nuits attiques*, 18, 6, 8-9.

terme *maternitas* n'existe pas⁵, mais plusieurs mots sont utilisés pour définir une « maternité » qui peut être partagée entre différents acteurs. En grec, le concept de maternité comprend principalement la puissance génératrice des femmes, dans leur dimension de mère biologique, *mêtêr*, et de dispensatrice de soins envers l'enfant, en tant que *kourotrophos*, une fonction qui peut cependant être déléguée à d'autres personnes que la mère, comme la nourrice, voire à des hommes⁶.

L'histoire de la naissance se constitue en champ de recherche autonome au début du XXI^e siècle⁷. Elle ne se limite pas à retracer les étapes du développement médical de l'obstétrique et de la pédiatrie⁸, ni aux théories scientifiques relatives à la procréation⁹. La naissance représente aussi l'issue d'un parcours mystérieux imprégné d'un imaginaire foisonnant où différents savoirs, croyances et rites se mêlent, comme les médiévistes et modernistes l'ont montré les premiers¹⁰. Elle constitue un passage, un seuil originel, mais sans être une véritable rupture, car elle s'inscrit dans une continuité entre la vie pré- et postnatale déjà identifiée par les Anciens.

C'est aussi à la fin des années 1980 que se développe parmi les antiquisants une étude renouvelée de l'enfant à naître et du nouveau-né, au-delà d'une histoire de la contraception, de l'avortement ou de l'infanticide¹¹. La dimension imaginaire de l'embryon devient peu à peu un sujet de recherche à part entière¹². Les travaux de Nicole Belmont, centrés sur les signes qui

5. Ce néologisme est créé au IX^e siècle mais employé au sens moderne aux XI^e-XII^e siècles ; P. TOMBEUR, 2005. Cf. Y. KNIBIEHLER, dans P. CESBRON et Y. KNIBIEHLER, 2004, p. 11 : « J'ai appris empiriquement, affectivement, que le nouveau-né transforme son entourage, en particulier sa mère et son père ; il reconstruit, en quelque sorte, ses deux parents, dans leurs relations et même dans leur identité. »

6. Cette distinction structure aussi le monde divin ; V. PIRENNE-DELFORGE, 2005. Sur les noms de la femme procréatrice, *mater familias*, *gravidia mulier*, *praegnans mulier*, *parturiens*, *puerpera* et *nutrix*, cf. J. VONS, 2000, p. 63-65.

7. La *Société française d'histoire de la naissance* est fondée en 2001 par P. Cesbron, gynécologue-obstétricien, et Y. Knibiehler, historienne, avec des sages-femmes intéressées par l'histoire de leur profession, notamment depuis la mise au point de l'accouchement sans douleur en 1952. Elle est présidée par l'historienne M.-Fr. Morel depuis 2005. Cf. P. CESBRON et Y. KNIBIEHLER, 2004.

8. Voir les travaux fondateurs de J. GÉLIS, M. LAGET et M.-Fr. MOREL, 1978 ; Y. VERDIER, 1979 ; J. GÉLIS, 1988. Sur l'accueil du nouveau-né, voir F. LOUX, 1978 ; G. DELAISI DE PARSEVAL et S. LALLEMAND, 1998 ; C. ROLLET et M.-Fr. MOREL, 2000 ; M.-Fr. MOREL, 2013. À la fin du XX^e siècle paraissent les éditions traduites et commentées des principaux traités antiques et médiévaux de gynécologie et obstétrique : P. BURGUIÈRE, D. GOUREVITCH et Y. MALINAS : *SORANOS d'ÉPHÈSE, Maladies des femmes*, Paris, Les Belles Lettres, 1988-2000 ; O. TEMKIN : *SORANUS EPHESIUS, Soranus' Gynecology*, Baltimore, 1991 ; M. H. GREEN, *The "Trotula": a Medieval Compendium of Women's Medicine*, Philadelphie, 2001. Voir aussi Ch. SCHUBERT et U. HUTTNER, *Frauenmedizin in der Antike. Griechisch – lateinisch – deutsch*, Darmstadt, 1999 et les travaux de A. E. HANSON et M. H. GREEN, 1994 ; D. GOUREVITCH, 1996 ; M. H. GREEN, 2000.

9. P. DARMON, 1977.

10. J. GÉLIS, 1984, 2006 ; S. LAURENT, 1989 ; J. SCHLUMBOHN *et al.*, 1998 ; C. LE GRAND-SÉBILLE, M.-Fr. MOREL et F. ZONABEND (dir.), 1998.

11. Sur l'avortement, E. NARDI, 1971 ; M.-T. FONTANILLE, 1977 ; A. KELLER, 1988 ; J. M. RIDDLE, 1992 et 1997 ; K. KAPPARIS, 2002. Sur l'infanticide, J. BOSWELL, 1993 ; Chr. TUOR, 2010. Sur la césarienne, D. SCHÄFER, 1999.

12. Sur l'animation de l'embryon, de l'Antiquité au Moyen Âge, G. R. DUNSTAN (dir.), 1990 ; M. VAN DER LUGT, 2004 ; M.-H. CONGOURDEAU, 2007 ; L. BRISSON, M.-H. CONGOURDEAU et J.-L. SOLÈRE (dir.), 2008 ; L. BRISSON (dir.), 2012 ; V. DASEN, 2013b.

se produisent à la naissance, et de Maurizio Bettini sur le mythe d'Alcmène et Héraclès, révèlent la richesse d'un sujet qui se décline dans la très longue durée, jusqu'à l'époque moderne¹³. Aujourd'hui, presque toutes les régions du monde antique ont fait l'objet d'études sur les spécificités des rites et pratiques autour de la naissance¹⁴.

C'est dans la foulée de ces questionnements anthropologiques sur « la fabrication de l'humain¹⁵ » et le pouvoir des femmes dans le monde grec et romain, que se situe ma trajectoire, à la croisée de l'histoire de la médecine, du genre et des représentations, sur les traces d'un processus intime et invisible, dans sa dimension relationnelle, qui mène du désir d'enfant à la grossesse, l'accouchement, puis aux soins du nouveau-né jusqu'au sevrage. Ce long parcours a débuté à la fin des années 1990, à l'occasion de recherches sur les naissances gémellaires dans l'Antiquité¹⁶. Cette étude a entraîné différentes activités, comme la mise sur pied d'un cycle de conférences, intitulé « Naître en 2001 », à l'université de Fribourg, fédérant plus de 70 spécialistes de différents horizons pour débattre des enjeux de la naissance, face aux obstacles que rencontraient encore les femmes désireuses d'allier carrière académique et vie familiale en Suisse, face aussi aux nouvelles problématiques soulevées par l'avancée des techniques d'intervention sur la conception et le développement prénatal, en quête de « l'enfant parfait¹⁷ ». Pour clore ce cycle, un colloque international a réuni pour la première fois des antiquisants pour explorer le thème *Naissance et petite enfance dans l'Antiquité*¹⁸. D'autres colloques se sont enchaînés afin d'approfondir les problématiques soulevées, sur l'embryon (2004), la gynécologie (2006), la famille et la parenté (2007), les nourrices (2008, 2010) et les figures du destin¹⁹ (2009).

L'étude du thème de la maternité et petite enfance se poursuit dans différentes directions. Les nombreux projets scientifiques récemment réalisés ou

13. N. BELMONT, 1971 et M. BETTINI, 1998, avec une première mise au point sur les rituels romains de Th. KÖVES-ZULAUF, 1990, reprise par B. D. SHAW, 2001, et une utile synthèse d'A. DIERICHS, 2002.

14. Les orientalistes et égyptologues explorent aussi le sujet avec succès, tels M. STOL, 2000; A. MOUTON, 2008; A. MARSHALL, *Être un enfant en Égypte ancienne*, Monaco, 2014 et 2015. L'histoire de la naissance a même maintenant son encyclopédie : R. FRYDMAN et M. SZEJER (dir.), 2010. Voir aussi G. MASSA, 1999; F. LEROY, 2002. Cf. les expositions réalisées à Paris, musée de l'Homme, *Naissances, gestes, objets et rituels*, 2005; A. ROUSSEL-VERSINI (dir.), 2005. Lausanne, fondation Claude Verdan, musée de la Main, *Du baiser au bébé*; L. AEBERLI ROCHAT (dir.), 2006.

15. Pour reprendre le titre de l'ouvrage édité par Cl. CALAME et M. KILANI (dir.), *La fabrication de l'humain dans les cultures et en anthropologie*, Lausanne, 1999.

16. V. DASEN, 2005a, b.
17. V. DASEN (dir.), 2002.

18. V. DASEN (dir.), 2004a. Une exposition a eu lieu en 2001 à l'université de Fribourg, puis à Bourges en 2003; D. GOUREVITCH, A. MOIRIN, et N. ROUQUET (dir.), 2003.
19. Le projet sur l'embryon a été soutenu par le Fonds national suisse (FNS) de 2004 à 2006, en collaboration avec le programme ACL dirigé par J.-L. FISCHER, centre Koyré, Paris, sur les « Représentations de l'embryon et du fœtus humains, de la fécondation à la naissance ». V. DASEN (dir.), 2007a, 2008 (avec V. BOUDON-MILLOT et B. MAIRE), 2010 (avec V. PACHE HUBER), 2010 (avec Th. SPÄTH), 2011 (avec M. HENNARD DUTHEIL DE LA ROCHÈRE), 2012 (avec M.-C. GÉRARD-ZAI).

en cours, sur la paternité et la parenté²⁰, l'amour maternel et l'allaitement²¹, témoignage de la reconnaissance enfin obtenue par ce domaine de recherche dans le monde académique. Les publications, souvent résolument diachroniques et pluridisciplinaires²², souhaitent contribuer aux débats sociétaux contemporains²³. De larges champs d'investigation restent à approfondir sur l'histoire du corps, du genre et de la sexualité, entre sphères privées et publiques²⁴. Si les mises au point se multiplient sur l'histoire de l'enfant²⁵, la collecte de données inédites se poursuit. L'apport régulier de l'archéologie funéraire contribue à constituer de nouvelles grilles de lecture²⁶. L'iconographie de la grossesse et du maternage reste un champ à explorer, un peu mieux connue dans le monde grec par la mise en scène de femmes mortes en couches en contexte funéraire²⁷. Les lacunes se comblent peu à peu grâce à la publication de nouveaux ensembles de matériel²⁸.

Corps de femmes et savoirs partagés : quelles sources ?

Le secret qui habite le corps et l'histoire des femmes est donc au cœur de cet ouvrage. Mais par quelle méthode s'introduire dans le quotidien d'autrefois, redonner vie à des voix discrètes ? Tenter d'éclairer la sphère de l'intime a constitué un des défis qui m'ont accompagnée pendant de nombreuses années. Le discours savant, transmis par les traités médicaux grecs et latins, nous permet d'approcher une manière culturelle de penser le corps féminin dans l'Antiquité ; mais comment repérer les traces de l'expérience émotionnelle,

20. Sur la paternité, J.-B. BONNARD, 2004. Sur le sang dans ses dimensions génératrices aussi, voir l'anthologie de L. BODIQU, sous presse.

21. D. LETT et M.-Fr. MOREL, 2006 ; R. M. CID LÓPEZ (dir.), 2009 et 2010 ; A. DAMET, 2011 a, b, 2012 ; Fl. GHERCHANOC (dir.), 2013 ; G. PEDRUCCI, 2013 a, b. Un projet FNS Sinergia 2013-2016 est consacré à l'histoire de l'allaitement sous la direction de Y. Foehr-Janssens : « Lactation in History: a Crosscultural Research on Suckling Practices, Representations of Breastfeeding and Politics of Maternity in a European Context », [www.lactatio].

22. Sur la parenté, A. BRESSON *et al.* (dir.), 2006. Sur l'histoire de la procréation, R. FLEMMING, N. HOPWOOD et L. KASSELL (dir.), sous presse.

23. Cf. L. HACKWORTH PETERSON et P. SALZMAN-MITCHELL (dir.), 2012, p. 2 : « *It is our hope, then, that the essays in this book [...] can be inserted into larger, current debates on motherhood, such as the conflict mothers may feel in choosing between work and family, and the controversies surrounding appropriate forms of rearing and feeding children) e.g. breast or bottle. This book thus intimates links between the lives of ancient mothers and the various roles of women in modern Western society and ideology.* »

24. Sur l'importance politique des mères à Rome, voir N. B. KAMPEN, 2009 ; A. AUGOUSTAKIS, 2010.

25. Pour ne citer que les plus récentes, B. RAWSON (dir.), 2011 ; M. SEIFERT, 2011 ; Chr. LAES, 2011 ; L. BEAUMONT, 2012 ; M. STARK, 2012 ; J. EVANS GRUBBS et T. PARKIN (dir.), 2013.

26. A. COHEN et J. RUTTER (dir.), 2007 ; M.-C. CRELIER, 2008 ; B. DEDET, 2008 ; A.-M. GUIMIER-SORBETS et Y. MORIZOT (dir.), 2010 ; C. DUBOIS et A. HERMARY (dir.), 2010 ; M.-D. NENNA (dir.), 2012.

27. Sur l'iconographie de la grossesse, de l'embryon et de l'accouchement dans l'art occidental (avec bibliographie antérieure), Fr. von ZGLINICKI, 1983 ; A. WEIS, 1985 ; M.-Fr. MOREL, 2007, 2009 a-b, 2010 ; A.-M. VELU, 2012 ; E. BERTHAUD, 2013. Voir aussi l'exposition du Havre, R. FRYDMAN *et al.* (dir.), 2009. En Grèce ancienne : U. VEDDER, 1988 ; E. D. REEDER (dir.), 1995 ; A. STEWART et C. GRAY, 2000 ; M. L. CATONI, 2005 ; S. DUCATÉ-PAARMANN, 2005 ; E. MAYSTRE, 2008 ; S. L. BUDIN, 2011.

28. Voir les figurines de femmes enceintes et les scènes d'accouchement de la grotte d'Illithyie à Tsoutsouros en Crète ; A. KANTA et K. DAVARAS, 2011.

à la fois proche et profondément différente, qui se construit au cours de la grossesse, puis avec le nouveau-né et le nourrisson ?

L'histoire des femmes, on le sait, n'est accessible qu'au travers de textes antiques principalement écrits par des hommes qui véhiculent un discours normé²⁹. De nouveaux résultats peuvent cependant naître du croisement de sources étudiées depuis longtemps. En l'occurrence, je me suis attachée à reprendre les textes d'auteurs médicaux bien connus, comme Hippocrate, Soranos et Galien, en m'inscrivant dans la ligne de recherches désormais pionnières sur la gynécologie antique³⁰, pour les confronter à des témoignages de natures différentes qui appartiennent au domaine des savoirs collectifs que je qualifierais de « gris », car ils appartiennent à un héritage qui s'est transmis hors d'un contrôle savant. La collecte de ces sources dispersées a porté des fruits, même si tout historien doit rester conscient des déséquilibres que la nature fragmentaire et partielle des documents engendre inévitablement.

Un premier ensemble est constitué de petits objets personnels, d'amulettes destinées à protéger les membres les plus vulnérables de la communauté, les femmes et les enfants. Parmi celles-ci, de nombreuses gemmes ou intailles dites magiques, en vogue à l'époque romaine impériale, se rapportent à la protection de la vie utérine et de la procréation. Ces pierres sont gravées d'images peu exploitées où l'on peut lire les signes d'un « dedans » étranger. En appliquant la méthode d'analyse sérielle usuelle en iconographie classique depuis les travaux fondateurs de l'École de Paris³¹, un système symbolique imaginaire se dégage, qui s'articule de manière cohérente au discours des auteurs scientifiques. Cette iconographie est aussi empreinte de l'idéologie dominante, mais elle met en scène de manière différente le processus caché de la conception et de la croissance de la vie. Certains motifs sont empruntés aux métaphores du langage médical, mais investis d'un sens nouveau, comme l'image de la ventouse qui révèle la puissance des forces en jeu dans la génération, d'autres sont puisés dans un répertoire iconographique religieux, comme l'Horus-Harpocrate transformé en locataire actif d'un ventre nourricier.

À côté des protections amuletiques, une autre catégorie de sources se rapporte à des savoirs qui offrent l'intérêt de se transmettre de mère en fille ;

29. Voir la démarche similaire, à partir principalement de sources écrites, A. LARDINOIS et L. McCLURE (dir.), *Making Silence Speak: Women's Voices in Greek Literature and Society*, Princeton, 2001 ; A. RICHLIN, *Arguments with Silence, Writing the History of Roman Women*, Ann Arbor, 2014. Sur les récits de viol, Fr. FRONTISI-DUCROUX, 2004. Voir aussi A. CHANIOTIS (dir.), *Unveiling Emotions. Sources and Methods for the Study of Emotions in the Greek World*, Stuttgart, 2012 ; A. CHANIOTIS et P. DUCREY (dir.), *Unveiling Emotions II. Emotions in Greece and Rome: Texts, Images, Material Culture*, Stuttgart, 2013.

30. D. GOUREVITCH, 1984, 1995a, 1996 ; S. BYL, 1986, 1995 ; L. DEAN-JONES, 1994 ; A. E. HANSON et M. H. GREEN, 1994 ; H. KING, 1998 ; R. FLEMMING, 2000 ; V. ANDÒ, 2005 ; Fl. BOURBON, 2012 et son introduction au traité hippocratique *Nature de la femme* (CUF, 2008).

31. Notamment de Fr. Lissarrague, dont les recherches m'accompagnent depuis de nombreuses années.

ils appartiennent à ce que « les femmes se disent entre elles³² ». Ces savoirs sont relayés par des auteurs comme Pline l'Ancien, mais aussi conservés de manière fragmentaire dans les incantations, les chansons et les comptines pour enfants³³. Ils concernent par exemple les taches de naissance et les « envies ». Pour différentes raisons, ces croyances s'inscrivent dans la longue durée. Elles circulent dans l'Antiquité et au-delà, parallèlement au monde scientifique qui s'est rarement préoccupé de les déconstruire. Tout en se transformant au fil du temps, elles se sont pérennisées car elles font partie des stratégies que les femmes ont mises en œuvre autour de la procréation pour se la réapproprier dans des sociétés patriarcales. John J. Winkler a montré la force du rire des femmes grecques lors des rites de fertilité en l'honneur de Déméter et d'Aphrodite ; dans ces fêtes dont les hommes sont exclus, elles défient les normes sociales et réaffirment leur contrôle du processus de la reproduction³⁴.

Le croisement de ces différents types de sources, écrites, orales, iconographiques, matérielles, jette ainsi un éclairage nouveau sur les pouvoirs que les femmes ont su s'aménager dans ce temps suspendu de la vie, moment de tous les possibles et de tous les dangers. Le sourire qu'esquisse Omphale sur la pierre gravée d'époque romaine illustrée en couverture de l'ouvrage³⁵, la tête inclinée avec modestie, dévoile sa force alliée à une sensualité où sexualité et maternité se mêlent sans antagonisme. L'enquête menée sur le couple qu'Omphale compose avec Héraclès sur les gemmes magiques montre que loin de se sentir victimisées par un discours normatif, les femmes ont su assurer par différents moyens le contrôle de leur corps. L'iconographie des gemmes révèle aussi que ce sont les femmes qui exercent le pouvoir de vie et de mort sur le corps du nouveau-né. Sous le regard des Parques, elles gèrent l'entrée dans la vie humaine. Elles s'occupent des premiers soins, qui sont aussi les derniers quand la mort a frappé brutalement.

Cet aller-retour régulier d'un type de source à l'autre permet aussi de prendre conscience de la porosité des genres. Même un texte technique est empreint d'un imaginaire culturel qui dépasse son contenu scientifique, tel le lapsus de Soranos d'Éphèse évoquant involontairement les Parques en décrivant le geste professionnel de la sage-femme³⁶.

À la découverte de la petite enfance

Ce parcours m'a amenée à remettre en question plusieurs idées reçues relatives aux fœtus, nouveau-nés et nourrissons. L'opinion qui a longtemps

32. HIPPOCRATE, *Nature de l'enfant*, 13, 1 (Litttré VII, 490-1).

33. Voir l'étude pionnière de A. KARANIKA, 2014.

34. Pour une lecture féminine du rite des Adonies, voir J. J. WINKLER, 2005.

35. Cornaline, 1^{er} s. av./1^{er} s. apr. J.-C., coll. privée ; J. BOARDMAN et C. WAGNER, 2003, n° 360.

36. Cf. chap. VIII.

prévalu, issue d'historiens eux-mêmes marqués par le grand tournant démographique du ^{xx}e siècle, était celle d'un désintérêt collectif, teinté de fatalisme, face à la mort des tout-petits dans des sociétés pré-jennériennes³⁷. Si la proportion des enfants dans la population antique était vraisemblablement très élevée, leur vie était aussi particulièrement fragile. Les causes de la mortinatalité sont variées, des conditions de l'accouchement à la prématurité, en passant par les maladies infectieuses impossibles à contrôler, sans oublier les effets négatifs d'une pédiatrie aux principes néfastes, comme la diète de deux jours du nourrisson et l'absorption d'eau miellée. Il n'existe aucun moyen d'établir de statistique pour l'Antiquité, mais en procédant par comparaison avec les données de sociétés traditionnelles, comme la France de l'Ancien Régime, les spécialistes estiment qu'environ un enfant sur trois ou quatre mourait lors de la première année, et que seul un sur deux atteignait l'âge adulte³⁸.

L'arithmétique du discours juridique semble avoir répondu à cette mortalité élevée pour éviter tout désordre social. Selon une loi attribuée à Numa, le deuxième roi présumé de Rome, la durée du temps de deuil doit être déterminée par l'âge du défunt. Plus l'enfant aura vécu, plus la démonstration du chagrin sera marquée, comme le rapporte Plutarque :

« [Numa] régla lui-même le deuil et sa durée suivant l'âge du mort. Ainsi, on ne portait pas le deuil d'un enfant en dessous de trois ans, et pour tous ceux qui avaient dépassé cet âge, on ne le portait pas pendant plus de mois qu'ils n'avaient vécu d'années, sans dépasser dix mois, quel que fût l'âge du défunt³⁹. »

Alors que les funérailles d'adultes ont une dimension publique, celles des enfants en bas âge ont lieu en principe discrètement et rapidement, sans longue exposition du corps dans la maison, de nuit, sans pleureuses, ni récitation d'éloges. À la mort de sa petite fille de deux ans, Plutarque félicite son épouse d'avoir évité toute « pompe coûteuse et recherchée », et d'avoir mené les funérailles « sans tapage en compagnie de nos proches seuls⁴⁰ ». Les propos de Cicéron (106-43 av. J.-C.) au sujet de la disparition d'un bébé ont été souvent reproduits comme l'expression de la norme dans le monde romain : « Les mêmes gens, si l'enfant meurt jeune, estiment qu'il

37. Avant la découverte du vaccin de la variole en 1796 par Edward Jenner. Sur ce tournant, voir A.-F. PRAZ, *De l'enfant utile à l'enfant précieux. Filles et garçons dans les cantons de Vaud et Fribourg (1860-1930)*, Lausanne, 2005.

38. IMR (*Infant Mortality Rate*) est estimé à 300 sur 1 000 naissances, alors qu'aujourd'hui il s'élève à environ 5 sur 1 000 dans le monde occidental (mais 480 sur 1 000 au ^{xvi}e siècle à York). Sur les tables de mortalité de Coale-Demeny (1983), voir T. PARKIN, 2013, et plus particulièrement p. 46-50 sur les débats méthodologiques. Voir aussi B. W. FRIER, « Demography », dans A. K. BOWMAN, P. GARNSEY et D. RATHBONE (dir.), *The Cambridge Ancient History*, XI, *The High Empire, AD 70-192*, Cambridge, 2000, p. 787-816, et l'utile bilan de B. DEDET, 2008, p. 10-16, sur la France protohistorique.

39. PLUTARQUE, *Vie de Numa*, 12, 3.

40. PLUTARQUE, *Consolations à sa femme*, 4, *Moralia*, 609 A.

faut en supporter la perte avec fermeté, *aequo animo*, et, pour un enfant au berceau, qu'il n'y a même pas lieu de se plaindre⁴¹. »

Ce genre de témoignage est cependant surévalué. L'opinion avancée par Philippe Ariès peut être aujourd'hui révisée⁴². Selon l'historien, une « sensibilité » aux spécificités enfantines ne pouvait apparaître qu'à la fin du XVIII^e siècle, au moment où commençait à s'opérer une baisse de la mortalité et de la natalité, alliée à l'émergence d'un type de famille nucléaire, moteur d'un souci éducatif nouveau. À la suite des médiévistes⁴³, il est désormais possible de démontrer que le monde classique a eu, à sa manière, conscience de la particularité de l'enfance en tant qu'étape distincte de la vie, et que l'omniprésence de la mort n'a pas nécessairement diminué l'investissement affectif des parents. Des sources de natures diverses permettent de saisir l'importance de l'attention portée aux tout-petits en dépit de leur forte mortalité. Dans une lettre écrite en 165 apr. J.-C. à l'empereur Marc Aurèle, Fronton évoque ainsi avec émotion la perte de ses cinq enfants qui se succédèrent sans survivre :

« J'ai perdu cinq enfants et qui plus est dans les circonstances les plus pénibles de toute ma vie; car [...] je les ai perdus lorsqu'ils étaient enfants uniques [...] jamais ne me naquit d'enfant sans qu'on m'ait dépouillé d'un autre. Ainsi, j'ai toujours perdu mes enfants sans qu'il m'en reste un pour me consoler⁴⁴. »

Dans les textes médicaux, loin d'être indifférenciée, l'enfance est découpée en âges où la petite enfance, qui se termine avec le sevrage, a ses spécificités. Dès la naissance, le tout-petit reçoit des soins qui témoignent de la grande attention mobilisée dans l'espoir de sa survie. Des objets sont créés à son seul usage, comme les hochets ou les biberons, à la forme et au décor soigneusement choisis, pensés pour amuser et protéger tout à la fois.

L'existence d'une vive sensibilité envers les tout-petits des deux sexes ne contredit pas celle de l'infanticide, toléré par le droit coutumier, qui concerne surtout les enfants « en surnombre », de sexe féminin ou atteints de malformations, comme l'ont bien démontré Pierre Brulé et d'autres chercheurs⁴⁵. Un paramètre important explique ce contraste qui peut paraître paradoxal : l'attention et l'affection portées aux enfants, à venir ou déjà nés, dépend de l'attente des parents. La loi n'accorde pas de protection particulière à un enfant non souhaité, et peut même autoriser son élimination, mais un enfant désiré existe déjà *in utero* : ses signes de vie sont minutieusement observés, on lui reconnaît des envies, on lui adresse des vœux, et il est pleuré s'il disparaît trop vite.

41. CICÉRON, *Tusculanes*, 1, 39. Cf. *De la vieillesse*, 10, 33 : *infirmis puerorum*.

42. Ph. ARIÈS, 1960.

43. D. LETT, 1997 ; D. ALEXANDRE-BIDON et D. LETT, 1997.

44. FRONTON, *Correspondance, Sur la perte de son petit-fils*, 2, 1.

45. P. BRULÉ, 1992 ; W. V. HARRIS, 1994 ; J. EVANS GRUBBS, 2013, et plus haut n. 11.

À la notion d'indifférence, que contredisent les témoignages d'attachement recueillis, je propose de substituer celle de « stratégie de deuil », qui permet de saisir les différentes manières de gérer ces morts à part. Ce concept ouvre le champ à de nouvelles interprétations des pratiques funéraires. Une « archéologie du geste » révèle des rites dont les textes ne parlent pas, ou si peu. Platon (IV^e s. av. J.-C.) évoque des soins particuliers, mais sans les préciser : « Au sujet des enfants morts en naissant ou qui ont vécu peu de temps, Er donnait force détails qui ne valent pas d'être rapportés⁴⁶. »

Depuis une vingtaine d'années, les découvertes archéologiques démontrent l'existence de traitements funéraires spécifiques pour le fœtus, le nouveau-né et le nourrisson autour de la Méditerranée antique. L'absence des plus jeunes dans les nécropoles communautaires s'explique souvent par leur présence dans d'autres espaces, comme les Anciens eux-mêmes l'avaient suggéré. Certaines pratiques nous interpellent par leur apparente étrangeté, comme le dépôt de nouveau-nés dans des puits⁴⁷. Elles indiquent le statut particulier des fœtus et des nouveau-nés, sans rapport, comme on l'a longtemps cru, avec la crainte de la vengeance de morts prématurés. Elles révèlent au contraire l'intimité du tout petit avec le monde des femmes qui gèrent discrètement ces disparitions précoces et leur peine.

Du baiser au bébé⁴⁸

Cet ouvrage parcourt le monde antique, notamment romain, avec quelques excursions en Égypte romaine où s'élabore une partie des croyances fixées sur les gemmes magiques, en recherchant les traces de la transmission de ces savoirs dans le temps long. La première partie, *Le secret d'Omphale*, examine les métaphores visuelles qui traduisent la perception d'un ventre féminin pourvu d'une puissance active, à l'œuvre pendant la grossesse⁴⁹. Un monde minéral sexué, à l'image du corps humain, est convoqué pour maîtriser les forces qui habitent cet espace invisible. Sur les gemmes magiques, la couleur des matériaux et les représentations de divinités se combinent aux signes et inscriptions magiques pour former les instruments de la lithothérapie antique. Les pierres révèlent à la fois la vulnérabilité et la force du corps féminin.

La deuxième partie, *Voir l'invisible*, se concentre sur l'embryon et les représentations de sa transformation en un être vivant qui interagit avec

46. PLATON, *La République*, 10, 615c.

47. Chr. BOURBOU, 2013 ; M. A. LISTON et S. I. ROTROFF, 2013 (plus de 260 bébés dans le puits de l'agora de Messène et 450 dans celui de l'agora d'Athènes, associés à des chiens) ; voir aussi chap. Conclusion.

48. Pour reprendre le titre de l'exposition en 2006 à la fondation Claude Verdan, musée de la Main à Lausanne.

49. Sur cette puissance qui se traduit aussi dans l'œuvre d'Aristote, V. ANDÒ, 2005.

la mère qui le porte. Désir d'enfant et « maternité » se conjuguent dans l'image de la femme-grelot. La nidation imaginaire d'un enfant encore virtuel se fait sur les gemmes magiques sous le patronage de divinités. Différentes croyances mettent en jeu la distribution des rôles féminins et masculins dans la procréation. Taches de naissance et autres marques témoignent des échanges qui se produisent avec l'enfant à naître. À côté de la mère et du père, d'autres interventions extérieures, astrales ou divines, manifestent leurs pouvoirs ambivalents. La mère endosse la plus lourde responsabilité : celle de produire un bel enfant, en bonne santé, semblable à ses parents, surtout à son père, sans anomalie, ni malformation.

La troisième partie, *Entrer dans la vie*, examine le rôle des femmes de l'accouchement aux premiers pas de l'enfant. L'iconographie révèle l'importance rituelle du rôle de la sage-femme qui œuvre sous le regard des Parques. Les gestes accomplis, comme la section du cordon ombilical, constituent un véritable rite de passage. On attache au corps de l'enfant des amulettes variées dans le but d'assurer sa survie et sa croissance ; la valeur symbolique de ces petits objets construit à sa manière un discours sur son identité sociale et genrée. La consubstantialité intra-utérine est prolongée par l'allaitement, prodigué ou non par la mère biologique. Le lait poursuit la formation de l'enfant jusqu'au moment du sevrage. Il crée une forme de parenté transmise uniquement par les femmes. Autour du monde des nourrices s'élaborent cependant aussi d'autres discours où parfois le père prend sa place.

Quand la mort survient, des rites spécifiques viennent pacifier un deuil dont l'intensité particulière est examinée dans la conclusion. Les développements récents de l'archéologie funéraire périnatale ont mis en évidence des régularités au-delà de la variabilité chronologique et spatiale. Les stratégies de deuil des mères peuvent se traduire dans la dimension symbolique de l'*enchytrismos*, cette pratique consistant à inhumer le tout-petit dans un récipient. L'image du récipient, espace maternel nourricier et lieu du dernier voyage, traverse le temps. L'œuvre de Magdolna Rubin en offre le témoignage. L'image du réceptacle funéraire s'inscrit chez l'artiste dans une recherche de la géométrie qui transcende la douleur infinie d'une mère en deuil.